

Centre régional du Livre de Franche-Comté

5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTE RÉGIONAL
DU LIVRe

FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »

Du 16 au 28 novembre 2015

Paola Pigani



paolapigani.hautetfort.com

L'auteur :

Paola Pigani a grandi en Charente dans une famille nombreuse d'origine italienne. Elle y rencontre la communauté manouche et en particulier une femme ayant été internée au camp des Alliers. Cet épisode méconnu de l'histoire française lui inspire son premier roman.

Poète et nouvelliste, elle vit aujourd'hui à Lyon où elle partage son temps entre l'écriture et son travail d'éducatrice.

Bibliographie :

Roman :

◆ *Venus d'ailleurs*, Éditions Liana Levi, à paraître le 27 août 2015.

◆ *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, Éditions Liana Levi, 2013 (rééd. Piccolo / Liana Levi, 2014).

Nouvelles :

◆ *Concertina*, Éditions du Rocher, 2006.

Poésie :

◆ *Indovina*, Éditions La Passe du Vent, 2014.

◆ *Le Ciel à rebours*, Éditions Presses de la cité, 1999 / épuisé.

Présentation sélective des livres :

◆ *Venus d'ailleurs*, Éditions Liana Levi, à paraître le 27 août 2015.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Au printemps 1999, Mirko et sa sœur Simona, des Albanais du Kosovo d'une vingtaine d'années, ont fui leur pays déchiré par la guerre. La route de l'exil les a menés quelque temps en Italie, puis dans un centre de transit en Haute-Loire. En 2001, ils décident de tenter leur chance à Lyon. Simona est combative et enthousiaste. Très vite, elle trouve un travail, noue des amitiés, apprend le français avec une détermination stupéfiante. Elle fait le choix volontariste de l'intégration là où son frère, plus secret, porte en lui la nostalgie de ce qu'il a laissé au Kosovo. Pour lui, le français est la langue des contremaîtres et de la rue. Le jour, il travaille sur des chantiers. La nuit, il dort dans un foyer. Les moments de pause, il gagne les lisières de la ville et peint des graffs rageurs sur les murs. C'est ainsi qu'il rencontre Agathe, déambule avec elle, partage un amour fragile face aux séquelles d'une guerre encore trop proche.

Ce roman tout en retenue raconte les étapes du parcours des réfugiés dans une métropole devenue dès 1999 un point d'accueil privilégié des réfugiés kosovars en France. En filigrane : la beauté de la ville, l'art, l'exil, la différence, la liberté, la foi en l'humain.

◆ *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, Éditions Liana Levi, 2013.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Autour du feu, les hommes du clan ont le regard sombre en ce printemps 1940. Un décret interdit la libre circulation des nomades et les roulottes sont à l'arrêt. En temps de guerre, les Manouches sont considérés comme dangereux. D'ailleurs, la Kommandantur d'Angoulême va bientôt exiger que tous ceux de Charente soient rassemblés dans le camp des Alliers. Alba y entre avec les siens dans l'insouciance de l'enfance. À quatorze ans, elle est loin d'imaginer qu'elle passera là six longues années, rythmées par l'appel du matin, la soupe bleue à force d'être claire, le retour des hommes après leur journée de travail... C'est dans ce temps suspendu, loin des forêts et des chevaux, qu'elle deviendra femme au milieu de la folie des hommes.

N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures, dit le proverbe : on n'entre pas impunément chez les Tsiganes, ni dans leur présent ni dans leur mémoire... Mais c'est d'un pas léger que Paola Pigani y pénètre. Et d'une voix libre et juste, elle fait revivre leur parole, leur douleur et leur fierté.

Ce roman a reçu six prix en 2014 : le prix Voix des lecteurs en Poitou-Charentes ; le prix Rosine Perrier ; le prix Cinélect Dorothée Théron ; le Prix Lettres Frontières ; le prix Poulet-Malassis ; le prix RomanGier et le prix des Lecteurs d'Horte et Tardoire. En 2015, il a reçu le prix La voix des lecteurs du Poitou-Charentes.

Presse :

Article paru dans *Le Matricule des Anges* en septembre 2013, par Franck Mannoni.

Mémoire vive

Certains textes législatifs sont écrits en lettres de sang : « *En période de guerre, la circulation des nomades, individus errants, généralement sans domicile, ni patrie, ni profession effective, constitue pour la défense nationale et la sauvegarde du secret, un danger qui doit être écarté* ».

Ce document, daté du 6 avril 1940, est signé notamment par le Président du Conseil, Paul Reynaud et par le ministre de la Défense, Édouard Daladier. Paola Pigani s'est appuyée sur des études historiques et sur des témoignages pour raconter le destin des Manouches internés en camps de rétention sur le sol français. Son roman donne ainsi la parole à la jeune Alba et aux siens, contraints de vivre au camp des Alliers, à Angoulême, jusqu'en 1946, année de leur libération. Elle relate avec réalisme leur incrédulité. Très vite, les Manouches comprennent qu'ils sont considérés comme des Français de seconde zone aux « *mêmes devoirs à défaut des mêmes droits, sauf celui d'être assignés à résidence dans ce vaste foirail* ». Elle souligne l'hypocrisie qui se cache derrière le vocabulaire des fonctionnaires d'État, chargés d'appliquer les décisions : « *Le camp n'est pas une prison, c'est un asile de protection pour toutes les familles, vous évitant les agissements des maquisards et de la Gestapo* ». Comme si les gens du voyage étaient les ennemis communs des Résistants et des nazis. Paola Pigani montre très bien comment les conditions de vie se dégradent. Le froid, la faim et les maladies déciment les plus fragiles : « *Maria s'affaiblit de jour en jour, son bébé accroche au sein. Elle ne fait plus rien sauf caresser le petit* ». Et pourtant, au cœur de cette abomination, surgissent des héros, gens simples qui apportent leur aide sans même avoir conscience de leur courage. Des paroissiens fournissent couvertures et nourriture, un gardien baisse les yeux lorsqu'un homme s'échappe. L'époque est complexe et l'écrivain s'abstient de tout jugement facile. Elle lutte simplement contre l'oubli.

Article paru dans *Le Monde des Livres* le 6 septembre 2013, par Catherine Simon.

Ce que la vieille Tzigane ne m'a pas dit

En racontant l'internement des nomades entre 1940 et 1946, Paola Pigani règle une dette envers une survivante – une taiseuse âgée aujourd'hui de 87 ans

Dans le temps, Alexienne Winterstein fut une blonde aux yeux couleur de ciel, « *merveilleux laissez-passer chez les gadjé [les non-Tziganes] et les représentants de la police pétainiste* », apprend-on dès la première phrase de *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, de Paola Pigani. Pas suffisant, cependant, pour lui éviter d'être enfermée, à l'âge de 14 ans, avec ses parents, au camp des Alliers, près d'Angoulême (Charente). Ils resteront six années dans ce cloaque, placé sous l'autorité de la Kommandantur et du préfet.

Sans cette invincible Manouche aux yeux bleus, d'une « *méfiance indéboulonnable* », sans son refus de « *parler aux étrangers* », bref, sans cette forcenée, aujourd'hui âgée de 87 ans, le personnage d'Alba, l'héroïne du roman de Paola Pigani, n'aurait pu être imaginé. « *Son âge, sa mère aveugle, son amoureux Silvère – dont j'ai changé le prénom – ou son premier accouchement dans le camp d'internement, tout cela est véridique* », explique l'écrivain, joint par téléphone. Tout le reste (ou presque) a été inventé.

D'ascendance italienne, Paola Pigani est elle-même née près d'Angoulême. Dans l'esprit d'Alexienne, elle fait partie des « *étrangers* ». La romancière et la vieille Manouche ont pourtant des liens de famille : le frère de Paola Pigani, pur *gadjo*, a été marié à une Winterstein - dont il a eu une fille, en 1983. C'est par cette nièce, très proche de sa grand-mère, que Paola Pigani a découvert l'existence du camp des Alliers. Par elle, aussi, que Paola Pigani est tombée, un beau jour, sur des photos anciennes ; l'une, notamment, prise dans le camp d'internement, a fait comme un déclic dans sa tête. L'idée de creuser cette histoire, de l'écrire, s'est mise à germer. Mais pas question de publier l'un de ces vieux clichés sépia : *N'entre pas...* qui raconte, par les yeux d'Alba, les six années passées au camp, n'est pas une enquête historique ; c'est un roman – le premier que signe la nouvelliste et poète, dont les écrits n'étaient connus jusque-là que d'un petit cercle de lecteurs.

Paola Pigani vit depuis trente ans à Lyon, à Montchat, un quartier qu'on aperçoit dans *Lucie Aubrac* (1997), le film de Claude Berri. Elle travaille comme éducatrice. De la seconde guerre mondiale et des réseaux de résistants en France, elle n'a longtemps « *rien su* ». Dans les années 1940, son père était parti rejoindre les maquis, en Yougoslavie, pour combattre les oustachis – les fascistes croates. Quand les parents Pigani arrivent en France, au début des années 1960, ils s'installent en Charente, dans une petite ferme. « *La guerre côté français, je l'ai apprise à l'école* », souligne la romancière, née en 1963. Plus tard, elle verra les ruines d'Oradour-sur-Glane. Et apprendra, incidemment, comment deux Tziganes, cachés sous des meules de paille, s'étaient fait repérer par les nazis, qui les avaient littéralement « *éventrés, à coups de baïonnettes* ». Elle découvre et apprend. Les faits et les mots : le terme « manouche », par exemple, d'origine tzigane, « *signifie "homme"* », précise-t-elle à la fin du livre.

D'où lui vient cette empathie pour ceux qu'on appelait encore, dans les années 1970, les « gitans » ou les « romanichels » ? De ses souvenirs personnels, bien sûr. Quand les femmes arrivaient à la ferme familiale, avec leurs voix « *vertes et aigues* » et leurs paniers pleins de dentelles et d'objets en osier, la mère de Paola Pigani, manquant d'argent, payait ses achats avec une volaille ou un bidon de lait. « *N'étions-nous pas alors les seuls étrangers du village, immigrés italiens dans l'attente anxieuse d'une naturalisation ? Les seuls à percevoir*

l'aigreur des mots qu'on lâche en reculant sur le seuil des maisons (...) ? », écrit Paola Pigani, dans l'introduction de son livre.

Qu'elle les croise enfant sur les bancs de l'école, adolescente en faisant les vendanges, Paola Pigani s'est très tôt reconnue en eux. Elle aime leur silence, leur manière d'être « *sur la brèche* », dit-elle. Aujourd'hui encore, ses parents, restés en Charente, saluent, au supermarché, certains de ces nomades sédentarisés. « *Je tournais autour du sujet, sans savoir encore que j'allais écrire sur le camp des Alliers* », résume Paola Pigani, qui a rédigé, confié-elle, une nouvelle (non publiée) « *sur des Tziganes en Tchécoslovaquie* ».

Le premier jet de *N'entre pas...* a d'abord ressemblé à une suite de « *tableaux* », qui ont été ensuite « *liés ensemble* ». L'écriture poétique, « *qui peut fonctionner très bien dans les nouvelles* », a dû être « *élaguée* », reconnaît Paola Pigani. Un rude apprentissage et un roman superbe, qui laisse le sentiment qu'une dette – à l'enfance, aux Tziganes, aux malheurs enfouis – a pu être en partie payée. Grâce à une vieille dame très digne, Alexienne Winterstein.

Article paru dans *Le Canard enchaîné* le 13 novembre 2013, par André Rollin.

Déjà, les Roms, les Tziganes...

C'est un roman sur une réalité peu connue. Paola Pigani, qui a grandi en Charente dans une famille nombreuse d'origine italienne, précise les faits : « En octobre 1940, environ 350 Tziganes de Charente et de Charente-Maritime furent internés au camp des Alliers sous l'autorité du préfet et de la Kommandantur d'Angoulême, alors en zone occupée. Des familles ont vécu là six années dans des conditions déplorables. Pas moins de 6 500 hommes, femmes et enfants ont connu le même sort dans une trentaine de camps d'internement français. Le camp des Alliers a été le dernier à être libéré. »

Paola Pigani raconte ce camp des Alliers de 1930 à 1945. Elle a choisi le roman pour être plus proche de ses personnages, pour mieux en saisir la mémoire. Et cette famille Winterstein, à partir d'archives, de rencontres, d'albums de photos, est là, dans ces pages, complètement présente, vivante.

En 1940, Alba, l'héroïne, 14 ans, est internée. Pourtant « elle est blonde aux yeux bleus, merveilleux laisser-passer chez les gadje (étrangers qui ne sont pas tsignanes) et les représentants de la police pétainiste ». « Vous l'avez volé », dit un gendarme.

Qu'importe, elle ne sera pas plus épargnée que les siens ! « Ces gens-là dérangent », avec leurs roulottes, leurs chevaux, leurs feux, leurs chants... Ils sont pour les riverains des êtres inassimilables. Aussi, le décret du 6 avril 1940 précise qu'« en période de guerre la circulation des nomades, des individus errant, généralement sans domicile fixe, ni patrie, ni profession effective, constitue pour la défense nationale et la sauvegarde du pays un danger qui doit être écarté ». Qu'en temps de guerre?

Cette Alba, avec sa famille, ses proches et ses relations, est un personnage - elle vit toujours - auquel on s'attache terriblement. Toutes les histoires du camp, plus tragiques les unes que les autres, sont racontées avec une extrême pudeur. Une très grande empathie. C'était l'enfer ! Les odeurs, les toilettes toujours débordantes, la nourriture, les soins, l'habillement...

Hommes et femmes ont vite fait d'être transformés en loques. Maria, la mère d'Alba, est aveugle mais continue de tresser des paniers, toujours plus informes. Des hommes tentent de s'évader, des enfants meurent, des femmes sont exécutées. Des chevaux, abattus. Les internés sont là pour leur bien. Ce « camp est un asile de protection afin de leur éviter les agissements

des maquisards et de la Gestapo » !

Alba grandit. Elle observe. Elle s'active. Elle sait qu'un prisonnier, Jean, veut s'évader : « Pourquoi leur enfoncer dans le crâne cette honte : ne pas être français, comme les autres ? » Pour s'intégrer, il ira rejoindre la Résistance...

Un tel roman-tableau vient à une heure où peut-être il fera oeuvre utile. La folie des hommes continue, également la fierté des nomades...

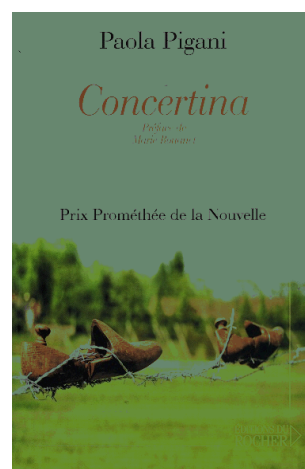
♦ **Concertina**, Éditions du Rocher, 2006

« Aimer, souffrir, attendre, serrer les dents, attendre encore. Pauvre de nous, fragiles et malmenés - mais jamais à bout ni de courage ni d'espérance ». (Préface : Marie Rouanet).

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Exercices de mémoire, exercices d'amour pour des cours patients, en marge du temps. Des enfants s'inventent une cité de sucre dans un cimetière, un laveur de vitre funambule attend l'orage, un éboueur, depuis son beau navire, s' imagine une idylle africaine ; dans un jardin ouvrier, les cendres d'une lettre brûlée se mêlent aux fleurs d'un cerisier, les passagers d'un bus se croisent et s'accompagnent dans leur solitude, les murs d'une prison, d'un hôpital appellent la magie de la neige ou des fleurs des champs. Il y a aussi des escargots, des abeilles, des colombes, messagers de la vie d'avant. Une montre à gousset, un violon, un parfum s'abîment un jour pour délivrer un secret. Une certaine mélancolie accompagne ces héros malgré eux comme une façon d'être au monde sans vouloir renoncer à leur chagrin parce qu'il parle encore du bonheur perdu. À travers cette vingtaine de fictions courtes, l'esprit d'enfance se décline contre le souffle de la mort, des vies fragiles aux horizons tissés de fils de soie ou de fils barbelés, une " concertina " enroulée dans une belle écriture, rapide et précise, traversée par des éclairs de poésie. Ces nouvelles valent par la sensibilité fine qui s'y manifeste à l'égard des plus démunis, des êtres qui vivent dans le silence, auxquels un langage est prêté, sans pathos ni fioritures, par un auteur subtil qui maîtrise ses effets en préservant toujours un halo de mystère. Distillée par petites touches, des petits bouts de phrases au ton toujours juste, l'émotion dévoile un regard délicat qui fait vivre le moindre geste dans toutes ses répercussions affectives et permet à chacun de trouver soudain sa lumière.

Ce recueil a reçu le prix Prométhée de la Nouvelle en 2006.



♦ **Indovina**, Éditions La Passe du Vent, 2014.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

L'écriture de Paola Pigani échappe à toutes les modes actuelles. Elle situe son travail d'écriture loin des courants qui traversent la poésie contemporaine. Une traversée du monde réel, social, s'impose à elle à chaque nouvelle page écrite.

Extrait :***L'âge de la lumière***

Je suis née aujourd'hui
J'ai l'âge de la lumière

J'ai l'âge de la lumière
Qui descend sur le fleuve

J'ai l'âge de la lumière
Qui descend sur le fleuve

Qui descend vers la mer
Qui descend vers la mer

Qui remonte à tes pieds

Presse :

Article paru dans sur le site « la_cause_des_causeuses.typepad.com » le 14 décembre 2014.

[L'écriture de Paola Pigani] va à la rencontre des êtres les plus stigmatisés par la société de consommation, ceux qui vivent à la marge, dans la récupération, le nomadisme bousculé par les contradictions des gestionnaires de frontières en Europe, ceux dont la culture communautaire et la richesse musicale sont assignées à folklore et à résidence précaire dans les zones insalubres. Ceux et celles qui cherchent à survivre malgré le rejet permanent et les préjugés sur leurs aptitudes à vivre parmi nous avec leurs héritages à métisser sans brutalité, avec la scolarité des enfants qui ouvre la voie au choix de vie par la maîtrise des langues d'accueil tissées à la langue maternelle...

Revue de presse :

À l'occasion de la sortie de son roman *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, Paola Pigani est revenue sur l'histoire de sa protagoniste dans un article publié dans *Libération* en décembre 2013.

Internée à l'âge de 14 ans avec ses parents, frères et sœurs et dans un camp pour nomades, Alexienne Brisson n'en sortira qu'à l'âge de 20 ans, deux jeunes enfants accrochés à son flanc.

Lorsque sa petite-fille m'a parlé d'elle pour la première fois, Alexienne existait par sa mémoire, sa parole, les affres d'un passé qu'elle avait du mal à partager hors de son cercle intime. Mais pour cette jeune fille de la troisième génération, sa grand-mère incarnait un personnage profond et digne d'une histoire à transmettre. Lors de notre seule rencontre autour d'un café, un jour de l'été 2010, Alexienne m'a parlé de petits riens, montré ses albums de photos, et refusé d'évoquer son internement. Jamais elle n'a réellement voulu s'épancher sur cette période de sa vie. Comment imaginer ce qu'a été la vie d'Alexienne au sortir de l'enfance ?

Des témoins de l'histoire

Des bribes de son existence me sont parvenus de loin en loin, il m'a fallu m'accommoder de son obstination à ne rien livrer de son histoire d'internée. Mais d'autres l'ont vécue à ses côtés, ont témoigné, soixante ans après la libération du camp, ont raconté l'histoire du camp des Alliers près d'Angoulême. Suite au décret du 6 avril 1940, les tsiganes de France sont

assignés à résidence tout d'abord dans une ou deux communes imposées (chaque famille n'avait le droit de circuler qu'entre 2 ou 3 communes) puis dans des camps où ils seront regroupés par les forces de l'ordre tels des prisonniers de droit commun présumés coupables. [...]

En octobre 1940, environ 350 tsiganes de Charente et de Charente-Maritime sont internés au camp des Alliers sous l'autorité du préfet et de la Kommandantur d'Angoulême. En réalité, Alexienne est internée dès juillet avec quelques familles en Charente-Maritime, dans un camp provisoire qu'ils rejoignent dans un camion bâché. Tous sont alors persuadés qu'on veut les emmener sur un bateau pour les couler en mer. Puis ils sont rassemblés à Aigrefeuille et conduits à pied à Angoulême. Personne ne sait, en franchissant les grilles du camp, ce qui l'attend et combien de temps chacun devra y rester. L'État français soumis aux lois de l'occupant se fait fort de soustraire cette population nomade aux yeux des citoyens du pays et des Allemands, omniprésents dans la région – alors en zone occupée.

C'est dans cet environnement hostile, sans horizon, qu'Alexienne va sortir douloureusement de l'enfance. Âgée d'à peine 14 ans, elle n'a connu jusque-là qu'une vie de voyages en Charente-Maritime avec sa famille et leur théâtre ambulant. Dès le début de la guerre, ils craignent d'être embarqués ou fusillés. De nombreux tsiganes tentent d'échapper à l'internement, refusent l'assignation en résidence et fuient vers la zone libre. Ceux-là voyagent la nuit. Ils recouvrent de chiffons les roues des charrettes et les sabots des chevaux pour ne pas faire de bruit. Certains, surpris par des patrouilles aériennes s'enroulent dans des draps badigeonnés de baies rouges écrasées, pour qu'on imagine des cadavres vus du ciel. D'autres encore se cachent sous les ponts et respirent dans des roseaux en attendant que le bruit de bottes de la Gestapo s'éloigne.

Au camp des Alliers

Pour les internés à l'intérieur du camp, la vie s'organise autour des besoins primaires. Sur une superficie d'un hectare soixante-cinq, onze baraquements construits à la hâte pour les réfugiés espagnols qui les ont précédés (avant d'être envoyés au camp de concentration de Mauthausen) sont constitués de taule ondulée et de planches qui laissent passer le froid et l'eau de pluie. Au fil du temps, la faim devient de plus en plus présente. Des enfants meurent d'avoir déterré et mangé cru des topinambours. D'autres d'avoir dévoré des rats. Les maladies sont légion. Outre la malnutrition, le typhus et la gale font des ravages. On brûle les châlits et parfois les portes pour se chauffer quand le charbon ne suffit plus. Les archives départementales ont conservé des rapports alarmistes du médecin de la Kommandantur et du préfet.

Dépossédés de leurs roulottes, de leurs chevaux et du mouvement qui animait leur existence, les internés s'anéantissent dans une attente inexorable. Certains tentent de s'enfuir, au risque d'être fusillés ou repris par les forces de l'ordre et conduits au cachot. Des enfants s'écorchent vifs aux barbelés en essayant de passer de l'autre côté.

Un jeune étudiant de 18 ans vit à quelques mètres de là. Il veut savoir ce qui se passe entre ces murs. Malgré son obstination, il se verra refouler brutalement. Soixante-dix ans plus tard, désormais nonagénaire, il en tremble encore d'émotion, ayant découvert la vérité si tard. Cet homme, Henri Gendreau, s'est présenté à moi en septembre 2013, après avoir lu mon roman, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, qui s'inspire de la vie d'Alexienne. Il m'a raconté cette anecdote : un Manouche, bien après la guerre, est venu un jour frapper à sa porte

pour lui acheter son violoncelle, il lui en fallait absolument un pour jouer lors d'une cérémonie religieuse aux Saintes-Marie-de-la-Mer. L'homme aimait la musique et les gitans, cela se savait dans ce petit pays. Il a accepté le violon proposé en échange du violoncelle. Henri Gendreau m'a dit n'avoir jamais eu entre les mains de meilleur violon que celui-ci, et s'en est souvent voulu d'avoir gardé un tel trésor. Mais son regret le plus fort est bien d'avoir vécu si près de ces internés sans arriver à leur tendre la main.

De 1940 à 1946, Alexienne grandit à l'intérieur du camp, se hisse à hauteur des adultes et des rares *gadjé* dignes de lui transmettre quelque chose de bon. Elle s'accroche à la vie et développe une force intérieure qui lui permettra de traverser toutes ces épreuves. Les familles ne sont pas séparées, bien que certains hommes partent chaque matin travailler à l'extérieur. Il leur reste ce noyau vital : être ensemble, serrés les uns contre les autres à combattre le froid et la faim. L'enfant devient une jeune fille, démêle les ténèbres pour y trouver un sens. à travers les saisons de l'enfermement, elle vit l'humiliation, l'avilissement mais aussi l'amour avec son homme, les deuils de sa mère et de jeunes cousins, la maternité. À la libération du camp en juin 1946, elle a 20 ans et déjà deux enfants dont un qui vient de naître un mois avant la fin de l'internement.

Pas moins de 6500 hommes, femmes et enfants ont connu le même sort dans une trentaine de camps d'internement français. Les manouches, bohémiens, romanichels, catégorisés depuis comme gens du voyage ont nourri après la guerre une méfiance profonde à l'égard de l'administration française, et renoncé pour la plupart à exiger une carte d'interné ou de déporté politique. Aucune indemnisation ne leur a été versée à la suite de leur internement, alors qu'ils avaient tout perdu.

Après leur libération, Alexienne a poussé sa vie sur les routes de Saintonge, en Charente-Maritime, avec son mari Paul Winterstein. Les premiers temps, ils ont dormi dans des granges ou dans les bois. Les hommes du clan ont travaillé dans des scieries dans l'espoir de se faire payer en bois pour pouvoir reconstruire une roulotte. Alexienne et Paul ont eu treize enfants dont un est mort encore nourrisson d'une méningite fulgurante et l'autre, une petite fille, de noyade pendant les vendanges. À chaque mort, tout a été brûlé selon leur coutume. Brûler plutôt qu'abîmer ou profaner ce qui leur aurait rappelé les disparus. Il a fallu repartir de zéro.

D'Alexienne à Alba

Dans mon roman, j'ai préféré donner chair à un personnage rebaptisé Alba. J'ai fait ce choix : avancer pieds nus dans l'histoire d'Alexienne plutôt que forcer sa mémoire et lui soutirer une parole contre son gré. N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures, dit le proverbe tsigane. Après avoir creusé l'ombre et le silence, une autre histoire s'est écrite. Entre cette réalité enfouie et la fiction, peut-être y a-t-il un espace plus libre à partager pour dire enfin et transmettre ?

Les Manouches représentent une communauté pudique qui s'effarouche dès qu'elle sent une intrusion dans son monde, dès qu'on menace sa liberté. Les assigner à résidence est la plus grande violence qu'on leur ait infligée. Ces vers d'Yves Bonnefoy « *la vie murée dans la vie* » pourraient reprendre en écho leurs craintes ancestrales.

Car eux, hors les murs, sans maison ont des racines plus longues encore. Il n'est que de voir leurs mains noueuses, les joncs courbés entre les doigts, la danse des mains, ces vraies racines qu'on relie à ciel ouvert. On les tresse, on leur donne le mouvement de la vie qui encercle et

recueille et laisse toujours passer l'eau et la lumière. Ainsi la mémoire des Tsiganes n'est pas un lieu, une terre. Elle n'a d'autre enceinte que celle des mains au creux desquelles on pose à la mort d'un des leurs, un seul objet. Leur mémoire n'a que faire des héritages contre-nature. Leur mémoire, comme la vie doit être un galop sur un chemin doux, une folie qui s'enroule autour d'un violon, d'un accordéon mais rien des eaux stagnantes, des murs froids où les morts n'ont plus rien à donner. En lisière de notre monde sur une terre qu'on dirait ingrate, une terre battue sous les sabots des chevaux devenus Mercedes, BMW, Landrover, sous le poids des roulottes devenues caravanes Sterckman, Adria, sur une terre battue par les vents et les pluies, une terre devenue aire de repos pour voyageurs sans repos, fatigués de quémander le droit éphémère de prendre part au territoire de France, ils se résignent pourtant à se poser le temps d'un voyage immobile.

À présent, ils ne poussent plus leur vie sur la route, cette vie qui tanguait, chavirait au gré de la faim et de la soif, une vie prêtant ses flancs à tous les vents. Ils ne traversent plus les saisons, les forêts, les villages. Ils croisent encore nos regards voilés de peur ou de dédain. Ici et là, ils ont enfoncé leurs pas dans la boue, ont enfoncé des pieux dans ces champs en friche, au fond des poches de nos villes, aux périphéries. Aujourd'hui, ils ont cloué un autre horizon, à fleur de terre pour ne pas la blesser. N'ont pas creusé, n'ont pas semé, n'ont toujours pas pris racine, ne savent toujours pas construire, édifier. Ne s'élèvent vers le ciel que leurs chants et le feu de chaque jour. Ne savent, n'ont jamais su créer des frontières. Leur royaume est donné aux enfants, au présent qui tremble dans leur vie toujours ouverte.

La médaille de la citoyenneté

Le 26 septembre 2013, la petite-fille d'Alexienne Winterstein a reçu au nom de sa grand-mère la médaille de citoyenne d'honneur de la ville d'Angoulême, pour la reconnaissance de son internement. Elle en a été très touchée. En 2010, en Europe ont eu lieu diverses manifestations pour commémorer le génocide tzigane. Suite au refus de reconnaissance nationale des victimes de l'internement identifiées par l'association du centre social des Alliers, le premier magistrat d'Angoulême leur avait accordé la citoyenneté d'honneur.

C'est sur la terre ferme qu'Alexienne a choisi de vivre depuis les années 1970. Dans son mobile-home que le temps a serti de lierre et de fougères, elle fêtera ses 88 ans le 21 novembre 2013. Son histoire a été lourde à porter. Un héritage, une culture subsistent même morcelés après ces décennies de tentatives d'assimilation. La communauté pourtant taiseuse se sent toujours écorchée dès qu'on aborde l'internement des leurs. Lors d'une rencontre en librairie à Angoulême, où mon livre était présenté, un voyageur m'a lancé : *« Si demain on rouvre le camp des Alliers pour nous, ça se passera comme pendant la guerre, pareil ! »*

Mon roman écrit à partir du presque rien donné par Alexienne a-t-il rendu sa part de mémoire aux Manouches ? Je ne sais pas ce qui se passe en elle lorsque sa petite-fille lui en lit quelques pages à voix haute (elle est restée analphabète), ni comment elle perçoit le bruit des mots. La douleur et la honte se sont-elles transformées en un sentiment de fierté pour cette vieille dame, lui ont-ils permis de se sentir, finalement une sorte d'héroïne malgré elle ?

« Si nos voix meurent un jour

Et les larmes de la terre

On accusera le vent

Ne seront pas les nôtres. »